

Voici ta Mère

C'est avec un détail surprenant que l'Évangile souligne la réaction de saint Jean à la parole du divin crucifié, lui léguant Marie pour mère : *Dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui* (Jn 19, 27). Il est pourtant évident que ni saint Jean, et encore moins Marie, quittèrent à l'instant le pied de la croix pour rejoindre la demeure de l'apôtre. En mentionnant d'ailleurs « le disciple », et non plus le « disciple que Jésus aimait » selon l'expression par laquelle saint Jean se désigne lui-même, l'évangéliste universalise son propos. C'est que Marie a été également donnée pour Mère à tout disciple du Christ.

Prendre Marie pour Mère, c'est lui confier notre vie chrétienne. Car il relève de la mère d'être gardienne de vie. Elle apprend à l'enfant à faire ses premiers pas, elle l'assiste pour accomplir la volonté paternelle, elle lui en donne l'énergie par l'amour qui l'anime. Ainsi en est-il de Marie à notre endroit. Mère du bel amour (Si 24, 24), elle nous entraîne vers Dieu et guide nos pas. Le *Faites tout ce qu'Il vous dira* prononcé à Cana (Jn 2, 5) prend alors autant de déclinaisons que de situations concrètes que nous traversons. Gardienne de vie, elle est aussi celle qui engage son énergie à protéger son petit de la menace qui le poursuit. Qui le ferait mieux que Marie, l'Immaculée qui dès sa conception écrase la tête du démon ? Saint Bernard nous a appris à en vivre : *Si le vent de la tentation s'élève, si l'orage des passions se déchaîne, regarde l'étoile, invoque Marie, si tu la suis tu ne dévies pas, si tu la prie tu ne faiblis pas.*

Prendre Marie pour Mère, c'est encore en faire la confidente de nos vies. Une mère est celle à qui l'on peut tout dire, car on sait combien son amour est inconditionnel. La sagesse maternelle devient alors lumière pour nos doutes, persuasion pour nos hésitations, force en nos chancelléments. Qui plus que Marie, trône de la

Sagesse, pourrait être pour nous Mère du bon conseil ? Le moment privilégié d'une telle intimité est bien sûr celui du chapelet quotidien. L'amour maternel de Marie est tellement inconditionnel que toujours on peut s'approcher d'elle, alors même que l'on n'en serait pas digne. L'hébreu biblique l'envisage lorsqu'il désigne du même mot la miséricorde et les entrailles maternelles, *rahamin*. Ainsi la fille de Joachim est-elle pour nous refuge des pécheurs, mère de miséricorde. Saint Bernard la prie magnifiquement en son *Souvenez-vous* : *On n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, je me jette à vos pieds, gémissant sous le poids de mes péchés.*

Une mère est aussi celle qui s'efface et s'oublie pour le bien de son fils, pour qu'il devienne grand. Qui le fait plus que Marie ? Mère de Dieu, elle s'efface pour laisser entière place à son divin Fils, elle nous le présente et nous le confie, à lui elle nous conduit. Les mystères de son chapelet sont tout à la gloire de son fils, gloire qu'elle veut nous voir partager. Elle ne sera heureuse de nous qu'à la mesure de notre grandeur aux yeux de Dieu, qu'à la mesure de notre sainteté. Elle fut l'âme de nos Cités, le cœur de notre chrétienté, celle qui lui a assuré toute sa grandeur, malgré le poids inhérent à la faiblesse humaine. L'artiste ne s'y est pas trompé lorsqu'il a sculpté en Notre-Dame de Paris la vierge au sourire. Mère de la divine joie, Marie se réjouit de nous voir grandir en sainteté, mettant sa joie à chaque jour toujours plus l'engendrer.

En ce mois de mai, prenons sans tarder Marie pour Mère. Alors, sans doute aucun, de tous les mois de l'année, celui-ci sera le plus beau.

Abbé P. de LA ROCQUE

Vivre en mère chrétienne

Les rides d'un visage maternel sont sacrées : l'amour les a creusées (Cal Mindszenty). À aborder la maternité, c'est d'abord un sentiment d'immense reconnaissance pour nos propres mères qui nous envahit, pour l'amour dont elles nous ont gratifiés. N'oublions pas trop vite ce qu'elles ont donné pour nous, combien elles étaient prêtes à donner leur propre vie pour nous donner vie. Avec la crudité qui la caractérisait, la loi mosaïque savait le rappeler à sa façon : *Celui qui frappe son père ou sa mère doit être mis à mort* (Ex 21, 15) ! Si nous adhérons à la leçon plus qu'à ses termes, peut-être préférons-nous ceux de l'Écclésiastique, épurés par un millénaire de contacts avec Dieu : *C'est amasser un trésor que d'honorer sa mère* (Si 3, 4), *n'oublie jamais ce qu'elle a souffert pour toi* (Si 7, 27).

De la maternité, on dit qu'elle est innée chez les femmes. En témoigne l'attraction de leurs premiers âges pour les poupées, surtout quand la venue d'un petit frère ou d'une petite sœur les rend vivantes. Oui, Dieu a donné à la femme un *instinct* de maternité. L'instinct cependant ne saurait suffire. Vivre en mère chrétienne s'apprend, tant les écueils sont abondants. Partons néanmoins de ce premier point, l'instinct, pour découvrir progressivement ce que ce c'est que vivre en mère.

Quel est donc ce don inné en toute maman, irremplaçable pour l'enfant ? L'hébreu le dit

quand, pour nommer la miséricorde, il use du mot *rahamin*, désignant les entrailles maternelles. Par nature, la psychologie féminine sait se porter sur tout ce qu'il y a de petit et de faible, afin d'en prendre soin et de le protéger. Son intuition sait même souvent découvrir cette faiblesse là où tant d'autres l'ignorent, pour lui venir en aide. Aussi l'enfant, à ce contact bienfaisant, accepte de n'être qu'enfant, autrement dit de se laisser faire totalement. Nul doute que cet instinct décuple lorsqu'il porte sur celui qui est la chair de sa chair, *son* enfant. Il est alors un instrument pour ainsi dire tout-puissant ; au risque de le devenir trop ! Mais admirons-le préalablement, utilisé sagement.

Le cœur maternel, ce cœur que l'enfant n'a pas encore

En dotant la femme de ce que nous appelons l'intelligence du cœur, Dieu lui a donné de pouvoir être tout entière présente à celui qui lui fait face, plus encore à l'écoute des besoins de son être que de ses paroles. Mère, elle est en quelque sorte plus présente à son jeune enfant que cet enfant ne l'est à lui-même. Elle est pour lui ce cœur qu'il n'a pas encore. Ce dernier, à tout recevoir d'elle depuis le premier instant de son existence, est totalement ouvert à une telle influence. Pour l'expérimenter, il sait combien l'amour maternel est inconditionnel.

C'est dire l'action prépondérante et irremplaçable de la

mère dans les premiers âges. C'est aux battements du cœur maternel que l'enfant lentement formera le sien. En elle et par elle, il découvre lentement ce qui l'entoure ; il aimera ce qu'elle aime, se méfiera de ce qu'elle craint. Par elle encore, il apprendra à communiquer. Le langage ainsi appris, il le désignera d'ailleurs du beau nom de langue maternelle. Plus qu'une langue, c'est une âme qu'ainsi sa mère peut forger jour après jour en son petit. Du choix des berceuses à celui des histoires contées, de la nature des héros vénérés, dépendent souvent les premiers penchants de ce cœur d'enfant. Véritablement, ils ne se sont pas trompés, ceux qui ont affirmé combien la culture passait par la femme. *La main qui meut le berceau meut le monde*, dit le proverbe espagnol, et on comprend la sainte jalousie que les mamans ont de leur influence sur les premiers âges de leurs enfants. Qu'elles le soient d'autant plus que l'inhumanité ambiante tend à leur arracher ce rôle de premier plan, quoique secret. Notre mode de vie pousse en effet les jeunes mères à déposer les enfants à la crèche pour travailler, à les laisser devant l'écran pour se reposer. L'État français y va aussi du sien, imposant l'école dès trois ans, sous prétexte d'égalité des chances. Mères, autant qu'il est vous, préservez vos prérogatives, ne laissez pas à d'autres le soin de vous remplacer gauchement en la si belle mission que Dieu vous a confiée sur vos petits.

Ce qui est vrai de la culture simplement humaine l'est tout autant de foi chrétienne : déterminante est l'action maternelle sur le cœur de l'enfant. De la mère, le cardinal Mindszenty disait qu'elle était, *après le prêtre, l'alliée la plus précieuse de Dieu, le premier apôtre de l'Église*. C'est de la bouche de sa mère que l'enfant entend pour la première fois le nom de Jésus, qu'il en découvre l'histoire, qu'il apprend à l'aimer, tout comme à lui demander pardon. Aussi Pie XII n'hésite pas à décrire la maternité comme *le sacerdoce des premiers âges*. Le témoignage le plus célèbre est celui laissé par saint Augustin en ses Confessions, lorsqu'il dit avoir bu le Christ avec le lait maternel : *Seigneur, je suis devenu votre serviteur, parce que j'étais l'enfant de votre servante... Ce que je suis, je le dois à la vertu et aux prières de ma mère*. Témoignage poignant, quand on sait combien le jeune Augustin s'éloigna de la foi comme de la morale catholique. De sa mère, il dira : *Son fils qu'elle avait nourri, elle l'enfantait autant de fois qu'elle le voyait s'éloigner de vous, Seigneur... car les larmes de ma mère, ce sang de son cœur qui coulait nuit et jour, montaient vers vous en sacrifice pour moi*. Et de résumer d'un trait ce que tout enfant devrait pouvoir dire de sa mère : *Sa chair m'a engendré au temps, son cœur à l'éternité*.

L'écueil de la possessivité

Pour porter ses fruits, une telle influence doit être vécue dans un grand détachement. Car apparaît la limite de

l'instinct maternel laissé à lui-même, le grand danger qu'il peut représenter. La bible nous en avertit dès la première naissance humaine : *L'homme connut Ève, sa femme ; elle conçut et enfanta Caïn et dit : "J'ai acquis un homme par Yahvé"* (Ge 4, 1). Malgré ses apparences de piété, une telle réaction est profondément déréglée. Blessé par le premier péché, l'instinct de maternité y est devenu *possessivité*. D'où le nom donné à l'enfant, Caïn, dérivé du verbe *qânâ*, "acquérir".

À vouloir pérenniser leur influence profonde sur le cœur de l'enfant, les mères regardent parfois comme un grand mal la déchirure du cordon psychologique qui avait placé l'enfant dans leur entière dépendance, et s'évertuent donc à en reculer le plus possible l'échéance. Le pédiatre Aldo Naouri ne mâche pas ses mots pour décrire une telle attitude : *Elles agissent comme si l'enfant était promis à la vie tant qu'il est en elles, mais voué à la mort dès qu'il en est sorti. Du coup, elles déploient contre ce destin une force considérable, et tissent une sorte d'utérus virtuel, extensible à l'infini*. Apparaît alors le syndrome de surprotection, tout opposé à l'aguerrissement nécessaire à l'enfant qui grandit. Fait-il à peine froid que le voici affublé d'autant de manteaux que de recommandations. Rien de mieux que ce cadre étouffant pour l'inciter, une fois dehors, à se débarrasser de tout cet accoutrement qui l'empêche de se mouvoir. Il ne s'agit là bien évidemment que d'une image, la réalité

ayant hélas des conséquences souvent beaucoup plus graves. La possessivité des mères et l'hyper puissance qui en découle n'est tout simplement pas conforme à la croissance naturelle de l'enfant : jamais celui-ci ne pourra devenir lui-même sans une lente distanciation psychologique d'avec la mère, dont le père est normalement l'artisan ; car l'enfant, au seul contact de la mère, ne tend qu'à rester enfant. Empêcher cette éclosion de la personnalité aura des conséquences quelquefois dramatiques. Il n'est pas rare par exemple, remarque Xavier Lacroix, *qu'à la violence de l'attractivité maternelle réponde la violence destructrice de l'adolescent, en mal d'affirmation de sa différence*. Peut-être n'est-il pas si fortuit que Caïn soit devenu l'assassin de son frère...

L'écueil de cette possessivité peut être plus dramatique encore, lorsqu'elle s'étend jusqu'à son propre mari. S'installe alors dans la famille un véritable matriarcat, où le mari n'est considéré par son épouse que comme le premier enfant. L'expérience sacerdotale montre tout le mal qui peut en découler. Le cas le plus symptomatique est celui de cette famille où la mère reine, pour avoir jugulé son mari, trouva en l'une de ses filles le soutien que de ce fait elle n'avait plus. Cette dernière, héritière du tempérament comme des pratiques de sa mère, choisit pour mari l'homme faible qu'elle pourrait dominer. Son père pourtant avait entre-temps divorcé – est-ce si surprenant ? – mais la leçon n'avait pas porté. Et ce terrible schéma destruc-

teur se reproduisit trois générations de suite, chacune ponctuée d'autant de divorces, sans compter nombre enfants à la dérive. Plus fréquent est le cas des familles matriarcales où peu d'enfants se marient : les filles vivant à l'imitation de leur mère rebutent le potentiel mari, et les fils soit n'ont jamais coupé le cordon ombilical, soit s'en sont par trop affranchis, au point de mépriser l'institution même du mariage.

Si ces écueils restent extrêmes, combien ne les retrouvons-nous pas à moindre échelle, par exemple dans les querelles opposant les belles-mères aux belles-filles ? Si les premières avaient davantage donné leur enfant, cela aurait sans aucun doute bénéficié à la paix de tous... Aussi, toujours la mère devra veiller à mortifier sa tendance à la possessivité. Les saints savaient le rappeler à leur propre mère. Ainsi de sainte Catherine de Sienne, partie traiter en Avignon les affaires de l'Église ; alors que sa mère lui écrivait la souffrance engendrée par son absence et invoquait le devoir filial pour réclamer son retour, Catherine lui répondit sans détour : *Vous aimez davantage la partie de moi-même que j'ai tirée de vous que celle que j'ai reçue de Dieu*. De Monique, saint Augustin disait aussi qu'elle aimait trop sa présence d'où, à son départ, *ces pleurs, ces sanglots, ces angoisses, qui accusaient un reste de l'hérédité coupable d'Ève*.

L'amour séparateur

Ainsi, la maternité généreusement vécue a pour maître-

mot le détachement. Alors que généralement l'amour tend à unir, il est essentiel de comprendre que l'amour maternel est quant à lui séparateur. Bien sûr, que la mère donne à l'enfant toute l'affection dont il a besoin, et qu'il est si naturel à la mère de donner. Qu'elle le fasse néanmoins avec un cœur de plus en plus détaché, qui apprend progressivement à ne plus se rechercher, ni à satisfaire sa propre affectivité.

Car être mère ne consiste pas seulement à se donner pour son enfant – là est l'instinct – mais encore à donner lentement l'enfant à son destin : là est l'amour. Le roi Salomon ne s'y laissa pas prendre. Aux yeux de la sagesse, c'est en renonçant à l'enfant que la vraie mère se découvrit (3 R 3, 16-27). Qu'est-ce à dire ? Comme le souligne Gertrude Von Le Fort, toute mère digne de ce nom sait ne pas être propriétaire de l'être conçu en son sein. Elle n'est que dépositaire d'un don reçu qui n'est pas sien. Elle est le piédestal de son enfant, non sa raison d'être. Bienheureuse celle qui a compris que la mère vit dans l'enfant, mais que l'enfant ne vit pas dans la mère, bien au contraire. Tôt ou tard l'enfant s'en ira loin d'elle, il faut qu'il s'en aille, car ce n'est qu'à ce titre qu'il pourra conquérir la double autonomie caractéristique de toute vie : celle de l'existence personnelle, puis celle de la mission. Donner vie à un enfant, cela veut dire voir l'enfant se séparer de sa vie propre. *La mère perd son enfant dès qu'elle l'a mis au monde*, disait Chesterton avec son ton très anglais. Nul doute

que cela coûte à toute mère, et là résident peut-être les vraies douleurs de l'enfantement, conséquentes du premier péché (Ge 3, 16) : l'amour maternel est éminemment séparateur, depuis cette déchirure corporelle de la naissance jusqu'au grand départ de l'enfant qui, devenu grand, quittera père et mère.

Le chapitre deux de saint Luc illustre ce propos. La leçon de maternité qui y est donnée porte d'autant plus que, de l'avis des exégètes, l'évangéliste l'a recueillie de la mère même de Jésus, de la mère par excellence. Après le récit de la Nativité (Lc 2, 1-20), trois épisodes sont aussitôt rapportés, tous trois symptomatiques de la maternité saintement vécue. La circoncision d'abord (Lc 2, 21), en donnant un nom à l'enfant le différencie de sa mère, lui reconnaît une existence propre. Puis vient alors la présentation au temple (Lc 2, 22-40) ; après la différenciation, l'oblation : l'enfant y est reconnu appartenir non aux parents mais au Père éternel, dont il doit réaliser les desseins, ce qui ne se fera pas sans douleur maternelle : *Pour toi, un glaive te transpercera le cœur*. Reste l'ultime étape, celle de la séparation ô combien terrible, la mort de Jésus, annoncée par la perte de l'enfant Jésus au Temple (Lc 2, 41-51). L'ultime verset de ce chapitre couronne l'acceptation maternelle, et vient comme résonner avec ce qu'annonce le recouvrement au temple, à savoir la résurrection : *Et Jésus progressait en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les hommes* (Lc 2, 52).

Être épouse pour être mère

Fort heureusement, ce processus séparateur se réalise progressivement, et comme naturellement si les parents savent y prendre garde. C'est en donnant l'enfant jour après jour à son mari, en le plaçant toujours un peu plus sous l'influence et l'autorité paternelles, que la mère réalise ce lent et bénéfique détachement.

Se retrouve ici l'ordonnance des finalités du mariage. Si le bien des enfants est clairement le but premier du sacrement, l'union des deux conjoints restera toujours première chronologiquement. La loi est toujours la même : la mère ne sera véritablement mère qu'en étant épouse. C'est en se donnant à son mari, et donc en lui donnant cet autre elle-même qu'est son enfant, qu'elle sera véritablement mère. En un mot, un authentique amour pour son époux sera l'antidote qui permettra à l'épouse d'éviter cet excès d'instinct maternel, appelé possessivité.

Pour être gardé, un tel équilibre réclame une attention quotidienne. Selon René Bergvin dans son ouvrage *Révolution permissive et sexualité*, cette attention commence dès les premiers âges de l'enfant : *Les premiers mois, les mères sont à 95% mères et à 5% femmes. Il faudrait qu'elles soient à 50% l'une et à 50% l'autre.* Si les mères ne veulent pas que leurs enfants deviennent ces êtres égocentriques à qui tout est dû, il importe qu'elles leur fassent très vite sentir qu'ils ne sont pas le centre de leur amour, mais qu'il y a un autre être, aimé

autant et même plus qu'eux, à savoir leur mari. Donner l'exclusivité de son cœur à ses enfants serait criminel.

Arche d'alliance

La maternité ne consisterait-elle donc finalement que dans le déchirement et la séparation, dans la douleur et la crucifixion ? Ce serait n'y rien comprendre à la mission maternelle. Revenons au destin spécifique de Marie. Elle ne fut pleinement mère qu'au pied de la croix, c'est ici que pour la première fois le Christ lui accorda ce titre. Qu'est-ce donc que ce mystère ? Nous touchons là au cœur de la maternité. Sous les apparences – et souffrances ! – de la séparation, se cache en fait un profond mystère d'union. En acceptant la terrible souffrance de la séparation, en se tenant là, debout au pied de la croix, Marie devient corrédemptrice. Unie ô combien intimement à l'œuvre de son Fils, elle unit en son amour ce qui jusque-là était séparé, l'homme coupable et le Dieu offensé. Elle devient un lien invisible unificateur, et par là-même médiatrice de ce suprême amour qui porte le beau nom de grâce.

Toute proportion gardée, telle est le destin de chaque mère. Sa vocation est celle de l'union. L'amour maternel, pour être authentique, sera l'arche d'alliance unissant le père et l'enfant, et aura pour fruit cette paix heureuse de toute la famille. Donnée à son mari, l'épouse pourra lui donner l'enfant, car ce n'est que dans le don de soi-même qu'une mère livre son enfant.

L'épouse-mère y devient alors amour, gardienne et détentrice de l'unité familiale. À la suite de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui s'exclamait : *Dans l'Église je serai le cœur, dans l'Église je serai l'amour*, elle peut ainsi résumer sa vocation, en toute vérité : « Dans mon foyer je serai le cœur, dans mon foyer je serai l'amour ».

D'une telle mère, nous pourrions conter les litanies : arche d'alliance nous l'avons dit ; bien souvent aussi refuge des cœurs blessés, ou consolatrice des affligés. Son intelligence des cœurs lui donne encore d'être souvent mère du bon conseil. Un titre cependant retient peut-être davantage l'attention : reine de la paix. Il vient couronner la mère, dire ses mérites. N'est-ce pas elle qui jour après jour remet la paix et l'ordre dans les cœurs comme dans les corps ? Sur ce dernier point, facilement, le regard extérieur juge ingrates et répétitives les tâches ménagères qui sont les siennes. Certes, elles le sont, et souvent même bien secrètes : qui s'en aperçoit ? Mais, toute proportion gardée, elles ne sont pas sans quelque similitude avec celles du prêtre au confessionnal, lieu secret par excellence. Là, jour après jour, le ministre de Dieu pardonne encore et toujours les mêmes péchés, purifie les mêmes saletés. Lieu ingrat que le confessionnal ? Que non ! Lieu d'espérance par excellence ! Que serait le monde sans lui ? Et que serait le monde, sans la mère de famille ? Quand le prêtre redonne la paix surnaturelle – *Allez en paix* est le dernier mot du confesseur – la mère, elle,

remet la paix dans les cœurs comme dans les choses extérieures, cette paix sans laquelle nul ne pourrait grandir, sans laquelle le mari lui-même ne

saurait s'épanouir. Aussi ses fruits sont-ils innombrables. Son mari comme ses enfants sont sa couronne : en sa paix,

une deuxième fois elle les a engendrés.

Abbé P. de LA ROCQUE

L'action de grâce

Le vieux Tobie interroge son fils quand celui-ci rentre sain et sauf de son long voyage, protégé qu'il a été par un jeune homme qui se révélera être l'ange Raphaël : *Que pouvons-nous donner à ce saint homme qui est venu avec vous ? Mon père, répondit-il, quelle récompense lui donnerons-nous ? Ou que peut-il y avoir de proportionné à ses bienfaits ? (...) Mais je vous prie mon père, de lui demander s'il daignerait accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté* (Tb 12, 1-2 et 4).

Les Tobie constatent avoir reçu beaucoup de bienfaits d'une personne. Ils veulent témoigner de leur reconnaissance, ils veulent remercier et faire un geste proportionné, à la hauteur des bienfaits reçus. Quant à nous, vis-à-vis du Bon Dieu, c'est la même chose : pourquoi remercier Dieu, être dans l'action de grâce ? Parce que Dieu est notre plus grand bienfaiteur ; nous avons tout reçu de Lui. Dieu a formé notre corps et créé notre âme à son image et à sa ressemblance (Genèse 1, 26). Le jour de notre baptême, Il a orné notre âme de la grâce sanctifiante et des vertus, et Il est venu habiter en nous, au centre de notre âme. Depuis ce jour, Il nous a adoptés pour ses enfants et nous a fait ses héritiers. Il a donné à chacun d'entre nous un ange pour le garder, ce qui ne l'empêche pas de prendre soin de nous jour et nuit. Notre Seigneur dit en effet : *Les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point ; vous valez plus que beaucoup de passereaux* (Lc 12, 7).

On ne peut qu'être dans l'action de grâce quand on apprend que Dieu nous a délivrés du péché en envoyant son Fils : *Dieu a tant aimé le monde qu'Il lui a donné son Fils unique* (Jn 3, 16). Et de ce fait, Notre Seigneur est prêt à nous pardonner, non seulement sept fois, mais *soixante-dix fois sept fois* (Mt 18, 22). Remercions-nous également assez un Dieu qui nous

nourrit de sa chair ? Et que dire des bonnes inspirations qu'Il nous envoie, de nos pauvres prières qu'Il exauce ? Devant tous ces bienfaits, on ne peut que répéter le mot de Saint Paul : *Qu'as-tu que tu n'aies reçu ?* (1 Co 4, 7).

Il existe une loi universelle de la reconnaissance. Si un homme reçoit beaucoup de quelqu'un, il se sent obligé de le payer de retour, sous peine de passer pour un ingrat. Saint Léonard de Port Maurice dit que cette loi est même observée par les bêtes féroces qui deviennent quelque fois dociles envers leurs bienfaiteurs. Alors, à combien plus forte raison doit-elle être observée par les hommes, doués d'intelligence et comblés de tant de bienfaits par Dieu.

Il importe donc de remercier Dieu. Mais comme Tobie, il faut chercher à avoir une action de grâce proportionnée au bienfait. Et cela semble difficile, car le moindre don de Dieu vient d'une majesté infinie ; est accompagné d'une charité infinie ; donc acquiert un prix infini, et oblige à une correspondance infinie. Alors, que faire ? Le roi David nous répond dans les psaumes : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont Il m'a comblé ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur* (Ps 115, 12-13). Saint Léonard commente : *Le roi prophète avait en vue le saint sacrifice de la Messe*. On remercie donc amplement Dieu par la Messe. *Le saint sacrifice*, écrit saint Irénée de Lyon, *a été institué afin que nous ne soyons pas ingrats envers Dieu*. Que fait en effet Notre Seigneur à la Messe ? Comme à la dernière Cène, Il rend grâce à Dieu : *Puis, ayant pris du pain, Il rendit grâce* (Lc 22, 19). Notre Seigneur est Dieu ; son action de grâce a donc une valeur infinie, elle surpasse toutes les actions de grâce des anges et des hommes. Le père de Cochem dit : *Si depuis votre enfance vous*

n'aviez jamais cessé de remercier Dieu, vous auriez fait moins qu'en assistant à une seule Messe.

Saint Thomas d'Aquin enseigne également qu'il faut remercier Dieu par la Messe. Il explique qu'il y a un devoir de reconnaissance ; il faut rapporter les grâces reçues à son Auteur. Mais cela doit se faire par la même voie qui nous a transmis ces grâces. Or Notre Seigneur est la voie par laquelle nous arrive tout bien. C'est donc par Lui, immolé sur l'autel, que nos actions de grâce doivent remonter au Ciel.

Il faut remercier par la Messe. Il faut aussi remercier quand nous avons communié. C'est le moment que l'on nomme précisément l'action de grâce. Comment la faire ? Nous résumerons ce que dit le théologien Tanqueray, dans son manuel de spiritualité. Il enseigne que l'action de grâce commencera par un acte de silencieuse adoration, d'anéantissement, et de donation complète de nous-mêmes à Celui qui, étant Dieu, se donne tout entier à nous. Dans une note, il remarque : *Beaucoup de personnes oublient ce premier devoir d'adoration et se mettent aussitôt à demander des faveurs, sans se douter que nos demandes seront d'autant mieux accueillies que nous aurons tout d'abord rendu nos devoirs à Celui qui nous fait l'honneur de sa visite.* Vient alors de doux colloques entre l'âme et l'hôte divin. On écoute attentivement le Maître, l'Ami ; on lui parle respectueusement, simplement, affectueusement. Pour que ces colloques ne dégénèrent pas en routine, il est bon de varier le sujet de la conversation, en prenant tantôt une vertu et tantôt une autre, en parcourant doucement quelques paroles de l'Évangile.

On n'oublie pas de remercier Notre Seigneur des lumières qu'Il veut bien nous communiquer... comme aussi des obscurités et des sécheresses dans lesquelles Il nous laisse de temps en temps. On s'offre aussi à faire les sacrifices

nécessaires pour réformer et transformer sa vie, en particulier sur tel point déterminé. Enfin, c'est aussi le moment de prier pour toutes les personnes qui nous sont chères, pour les grands intérêts de l'Église, aux intentions du Souverain Pontife, pour les évêques, les prêtres. Ne craignons pas de rendre notre prière aussi universelle que possible : c'est le meilleur moyen d'être exaucé.

Pour ceux qui souhaitent une méthode encore plus simple, nous pouvons citer le catéchisme : « L'action de grâce consiste à s'entretenir avec Notre Seigneur présent en nous et à faire des actes d'adoration, de remerciement, de demande, d'offrande et de résolution. » Ces cinq actions se retiennent facilement avec l'acrostiche « Ardor » : A comme adorer, R comme remercier, D comme demander, O comme offrir, R comme résolution.

On se demande combien de temps accorder à l'action de grâce après la communion. Il est souhaitable de la faire tant que Notre Seigneur est substantiellement présent en nous par l'eucharistie. Or Notre Seigneur est réellement présent tant que n'ont pas été digérées les espèces eucharistiques, soit environ pendant un quart d'heure. Les Tobie, eux, n'ont pas fait les choses à moitié. Quand l'ange Raphaël disparaît, il est écrit : *Alors, s'étant prosternés le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu (Tb 12, 22)* On peut lire en note qu'ils étaient *abîmés dans la prière et la reconnaissance.*

Que la Très Sainte Vierge Marie, qui en son *Magnificat* nous montre comment remercier Dieu, nous aide à faire l'action de grâce, à nous entretenir avec son Fils. Car, comme le disait un confrère en sermon : « L'action de grâce donne des grâces ! »

Abbé V. GRAVE

SAMEDI 22 MAI : PELERINAGE INTER-PAROISSIAL DE PENTECOTE NOTRE-DAME DE BARGEMON

RDV à 09h30 au village de Claviers.

10h00, départ de la marche vers la chapelle Sainte-Anne de Claviers (dans la forêt – 2 km de marche)

11h00 – messe à la chapelle Sainte-Anne de Claviers, puis pique-nique tiré du sac sur place

13h45 – départ vers Bargemon (6 km de marche)

15h45 – histoire de ND de Bargemon, par le recteur du sanctuaire, puis chapelet

16h45 : fin du pèlerinage

Ephémérides - Mai 2021

Prieuré Saint Joseph - 17 place Saint Claire - 06300 Nice - 04 93 85 32 44

			NICE Chapelle de la Visitation 17 place Sainte Claire 06300 Nice	CANNES Chapelle Saint François d'Assise 14 av. François Tuby 06150 Cannes - La Bocca	GRASSE chapelle Saint-Louis 4 avenue Chiris 06130 Grasse
Sa 1	St Joseph, artisan	1° Cl	11h30	11h30	
Di 2	4° dim. ap. Pâques	2° Cl	8h30 - 10h00	8h30 - 10h00	16h30
Lu 3	de la férie		11h30 - 18h30		
Ma 4	ste Monique		11h30 - 18h30		
Me 5	St Pie V		11h30 - 18h30		
Je 6	de la férie (St Alexandre)		11h30 - 18h30		
Ve 7	St Stanislas		10h30 : heure sainte 11h30 : messe	10h30 : heure sainte 11h30 : messe	
Sa 8	Ste Vierge au samedi		11h30	11h30	
Di 9	5° dim. ap. Pâques	2° Cl	8h30 - 10h00	8h30 - 10h00	16h30
Lu 10	St Antonin		11h30 - 18h30		
Ma 11	Sts Philippe et Jacques, ap.	2° Cl	11h30 - 18h30		
Me 12	vigile de l'Ascension	2° Cl	11h30 - 18h30		
Je 13	Ascension de NSJC	1° Cl	8h30 - 10h00	8h30 - 10h00	16h30
Ve 14	de la férie (St Boniface)		11h30 - 18h30		
Sa 15	St Jn Baptiste de la Salle		11h30	11h30	
Di 16	dim. ap. l'Ascension	2° Cl	8h30 - 10h00	8h30 - 10h00	16h30
Lu 17	St Pascal Baylon		11h30 - 18h30		
Ma 18	St Venant		7h15 seulement		
Me 19	St Pierre Célestin		11h30 - 18h30		
Je 20	St Bernardin de Sienne		11h30 - 18h30		
Ve 21	de la férie		11h30 - 18h30		
Sa 22	vigile de la Pentecôte	1° Cl	Pèlerinage de Pentecôte sur la journée - ND de Bargemon		
Di 23	fête de la Pentecôte	1° Cl	8h30 - 10h00	8h30 - 10h00	16h30
Lu 24	lundi de Pentecôte	1° Cl	11h30 - 18h30		
Ma 25	mardi de Pentecôte	1° Cl	11h30 - 18h30		
Me 26	mercredi des Quatre-Temps	1° Cl	11h30 - 18h30		
Je 27	jeudi de Pentecôte	1° Cl	11h30 - 18h30		
Ve 28	vendredi des Quatre-Temps	1° Cl	11h30 - 18h30		
Sa 29	Samedi des Quatre-Temps	1° Cl	11h30	11h30	
Di 30	fête de la Sainte Trinité	1° Cl	8h30 - 10h00	8h30 - 10h00	16h30
Lu 31	Marie Reine	2° Cl	11h30 - 18h30		

Samedi 22 mai , Vigile de Pentecôte : jour de jeûne et d'abstinence pour les membres du Tiers-Ordre de la FSSPX.
Ceux qui participent au pèlerinage en sont dispensés.

Les 26, 28 et 29 mai sont des Quatre-Temps de Pentecôte :
jours de jeûne et d'abstinence pour les membres du Tiers-Ordre de la FSSPX